Le rationalisme structurel à la rencontre des programmes de lycées (1860-1900)

Un exemple de prise de pouvoir architectural

Structural rationalism at the encounter of high school building

programmes (1860-1900): an example of an architectural seizure of power

Claude Laroche

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/insitu/30574>

DOI : 10.4000/insitu.30574

ISSN : 1630-7305

Éditeur

Ministère de la Culture

Référence électronique

Claude Laroche, « Le rationalisme structurel à la rencontre des programmes de lycées (1860-1900) », *In Situ* [En ligne], 44 | 2021, mis en ligne le 10 mai 2021, consulté le 16 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/insitu/30574> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insitu.30574>

Ce document a été généré automatiquement le 16 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Le rationalisme structurel à la rencontre des programmes de lycées (1860-1900)

Un exemple de prise de pouvoir architectural

Structural rationalism at the encounter of high school building programmes (1860-1900): an example of an architectural seizure of power

Claude Laroche

Les enjeux d'un programme

- 1 L'objet architectural en lui-même ainsi que la séduction exercée par ses formes occultent souvent les enjeux multiples et de tous ordres qui sous-tendent son édification. Le lycée français du second XIX^e siècle ne saurait déroger à la règle. En examinant avec attention les nombreuses réalisations en ce domaine, force est de constater que, comme pour l'ensemble de la production de l'époque et contrairement à l'idée généralement admise, la question des références stylistiques ne fut probablement que secondaire au sein d'un travail de conception qui s'attacha davantage à répondre à d'autres préoccupations. Qu'est-ce qu'un programme ? Qu'implique-t-il ? Comment le formule-t-on ? Quel type ou quelle combinaison de types, quel mode d'expression architecturale seraient le mieux à même de servir ce programme ? Telles sont les principales questions qui agitèrent la scène architecturale du XIX^e siècle, le tout sur un fond de débat doctrinal animé. En effet, celui-ci vit s'opposer des positions tranchées, quand bien même les réalisations auraient été moins catégoriquement étiquetables, plus ambivalentes que ne pourraient le faire supposer les conflits d'écoles et les affrontements de personnalités. Pour autant, ces oppositions tinrent une place centrale sur la scène architecturale de l'époque et se doublèrent d'importants enjeux de pouvoir, les hommes cherchant à faire triompher leurs idées, du moins à créer les conditions de leur plus grande audience possible. L'hypothèse formulée ici serait que la mise en place de bâtiments de lycées, plus nombreux alors qu'au début du XIX^e siècle,

quand l'appropriation de biens nationaux avait pu suffire aux premiers besoins, aurait entre autres pour enjeu une certaine prise de pouvoir d'une doctrine architecturale : le rationalisme tel qu'il avait été défini et théorisé par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc et exercé par lui et par son « école ». Il est appréciable que les études en cours par différents services régionaux de l'Inventaire général du patrimoine culturel ne perdent pas de vue l'échelle de pertinence de cette recherche, à savoir le territoire national, car l'examen de cette question de doctrine ne pourrait s'envisager dans le seul cadre régional. Il n'est toutefois pas question d'exposer ici les résultats d'une recherche d'érudition, qui reste entièrement à mener dans les fonds d'archives appropriés, conjointement au récolement de monographies, mais simplement de proposer des pistes de réflexion, de poser des jalons afin que certains aspects qui nous paraissent essentiels ne soient pas oubliés au moment d'aborder plus avant ce thème de recherche.

La montée en puissance d'une doctrine

- 2 Peut-être faut-il d'emblée rappeler – rapidement et au risque de redire ce qui est déjà fort connu, au risque donc d'enfoncer quelques portes ouvertes – quelques éléments du paysage architectural français du XIX^e siècle en matière de constructions publiques. Il convient notamment de rappeler comment se mit en place une sorte de « police architecturale » dans les années qui suivirent la Révolution. Quitte à simplifier une réalité nécessairement plus complexe, nous dirons que le premier élément de ce contexte prescriptif est à chercher du côté de la formation de l'élite architecturale par une École des beaux-arts parisienne volontiers normative et dont l'enseignement était placé sous le contrôle étroit de l'Académie des beaux-arts, les très grands chantiers publics ayant de plus vocation à être confiés à l'élite de cette élite, les lauréats du Grand Prix de Rome. Un deuxième élément était la présence, sur tout le territoire français à partir des années 1820, d'architectes publics soigneusement sélectionnés : les architectes départementaux. Enfin, troisième élément de garantie de conformité à la pensée architecturale officielle, aucun projet de construction publique ne pouvait échapper au contrôle *a priori* que constituait son examen systématique par une instance centrale puissante : le Conseil général des bâtiments civils. Ainsi l'architecture publique se voyait-elle mise en quelque sorte au service de l'unité nationale et se voyait-elle assigner la tâche de ponctuer l'ensemble du territoire de témoignages d'un art de bâtir intègre et économe, mis au service d'une utilité publique affirmée et présentant une homogénéité de style à peine nuancée par la convenance architecturale propre à chaque type de programme.
- 3 Face à cet ordre des choses, face à ce qui pouvait apparaître comme une chape de plomb, il s'est trouvé quelques personnalités architecturales rebelles. Au premier rang de celles-ci, on doit donc citer bien sûr le célèbre Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879). L'architecte, qui n'avait pas suivi le cursus de l'École des beaux-arts, est connu entre autres comme le principal redécouvreur de l'architecture du Moyen Âge dans le cadre d'une démarche certes patrimoniale, mais surtout guidée par la perception de ce corpus comme source d'une doctrine architecturale. Celle-ci – privilégiant, loin des approches romantiques, un rationalisme structurel, un rationalisme épris de morale et de vérité de la construction puisant dans le modèle médiéval davantage des principes à suivre que des formes à copier – s'élabora au fil des différentes prises de position de

l'architecte, le plus souvent sous la forme d'écrits théoriques. Ceux-ci furent l'occasion pour Viollet-le-Duc de formuler ses critiques envers les institutions, auxquelles il reprochait sclérose, formalisme et ignorance des exigences du programme et de la construction. Aussi, l'architecte n'eut de cesse qu'il n'ait pris une forme de pouvoir architectural, non pas au sens d'un carriérisme étroit, mais bien plutôt dans l'optique de faire triompher ses idées.

- 4 Dans le cadre de cette sorte de combat, de quelles armes disposait Viollet-le-Duc ? Tout d'abord, de son œuvre doctrinal, de ses publications, au premier rang desquelles se placent la monumentale somme que furent les *Dictionnaires* – de l'architecture et du mobilier –, où le propos historique était prétexte à de multiples considérations d'ordre théorique sur l'architecture, ainsi que les *Entretiens sur l'architecture*, trace écrite de son expérience de professeur d'histoire de l'art et d'esthétique à l'École des beaux-arts, expérience que le chahut d'un auditoire hostile limita à sept leçons données de novembre 1863 à mars 1864. À cela s'ajoutèrent des ouvrages à destination du grand public publiés chez Hetzel. Le tout témoignait d'ailleurs d'une volonté didactique constamment à l'œuvre : on songe au mode d'illustration des *Dictionnaires*, par gravures sur bois et non sur acier, permettant d'intégrer les figures dans le texte, au plus près du propos.
- 5 L'action pédagogique fut également l'une de ses armes. À la suite de l'essai manqué de 1863-1864 à l'École des beaux-arts, il faut signaler la réussite de l'entreprise ayant abouti en 1865 à la création, à Paris, de l'École centrale d'architecture, rebaptisée bientôt École spéciale d'architecture, fondée sous le regard bienveillant de Viollet-le-Duc comme une sorte de contre-École des beaux-arts et dont nous retrouverons le premier directeur, Émile Trélat (1821-1907), au cours de notre propos lycéen¹. Viollet-le-Duc se fiait également à la formation « sur le tas » que représentait la collaboration à ses différents chantiers de restauration. À cet égard, celui de Notre-Dame de Paris joua un rôle de véritable vivier, où des architectes comme Paul Abadie (1812-1884, coauteur du lycée d'Angoulême²) et Émile Boeswillwald (1815-1896) furent inspecteurs. Viollet-le-Duc revendiquait cette action de formation et voyait ces chantiers comme autant de pépinières. Si ce ne furent pas des ateliers reconnus par l'institution, il n'en sortit pas moins tout un groupe d'hommes motivés et acquis à la cause de l'architecte.
- 6 La presse architecturale, nouveau moyen de communication, fut globalement plutôt favorable à la pensée viollet-le-ducienne. Certes, le plus célèbre de ces organes, la *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, n'était pas directement un soutien de Viollet-le-Duc, mais ne lui était pas non plus hostile et lui a à plusieurs reprises ouvert ses colonnes³. Surtout, plusieurs revues furent les porte-parole de son mouvement comme *L'Encyclopédie d'architecture* (1850-1892, avec une interruption de 1862 à 1872) ou *La Gazette des architectes et du bâtiment* (1863-1886). Viollet-le-Duc dirigea lui-même *L'Encyclopédie* de 1872 à 1874 et son fils, Eugène-Louis (1835-1890), fonda et dirigea la *Gazette* pendant la première partie de l'existence de celle-ci (1863-1871). Là aussi, il faut retenir des noms que l'on reverra au cours de ce parcours lycéen. Adolphe Lance (1813-1874) fut le principal collaborateur de *L'Encyclopédie*, qu'il dirigea de 1851 à 1862, après avoir fondé *Le Moniteur des architectes*. Anatole de Baudot (1834-1915) fut le directeur adjoint de *La Gazette* de 1865 à 1871 et de *L'Encyclopédie* de 1872 à 1892. Paul Abadie, Émile Boeswillwald, Charles Laisné ou Émile Trélat furent occasionnellement ou régulièrement publiés par *La Gazette* ou *L'Encyclopédie* ⁴.

- 7 Mais aussi et surtout, la mainmise de Viollet-le-Duc sur le paysage architectural s'appuya sur une sorte d'« entrisme » avant la lettre : déjà influent au sein du service en charge des monuments historiques, l'architecte fut très présent dans la mise en place en 1848 et la réorganisation en 1853 du service chargé des édifices diocésains, c'est-à-dire des travaux sur les cathédrales, les évêchés et les séminaires⁵. La relative mainmise sur la nouvelle institution représentait un enjeu majeur dans cette prise de pouvoir doctrinale, dès lors que l'instance en question enlevait un champ de compétence au tout puissant Conseil général des bâtiments civils. Dans cette optique, il s'agissait alors d'attribuer les fonctions d'architecte diocésain autant que possible à des architectes de la tendance rationaliste, en privilégiant les non-résidents par méfiance envers les architectes locaux. La concordance qui se mit ainsi en place entre un service et une doctrine fut suffisamment forte, le lien suffisamment intime pour que l'on qualifie fréquemment de mouvance « diocésaine » le courant architectural des rationalistes disciples de Viollet-le-Duc.

Une commission engagée

- 8 Le dernier aspect de cette prise de pouvoir consista enfin, à partir des années 1860, à investir certains types de programmes, en privilégiant ceux recélant une forte composante fonctionnelle et technique, ceux qui, par conséquent, étaient le mieux à même d'être servis par cette façon de concevoir l'architecture, comme, à l'évidence, les lycées. Si cette mainmise doctrinale s'exerça beaucoup par l'illustration, par l'exemplarité d'édifices revêtant un rôle emblématique, elle put se faire aussi, progressivement, par une sujétion administrative assez proche de ce qui s'était passé s'agissant des édifices religieux. Ce parallèle fut d'autant plus naturel que, pendant la majeure partie des quarante premières années de la III^e République, le ministère en charge de l'Instruction publique eut également la compétence des Cultes. Il était dès lors tentant d'utiliser, pour encadrer les projets de constructions scolaires, les services du corps d'architectes existant au sein du département des Cultes depuis 1848, le corps parfaitement structuré des architectes diocésains. L'on vit alors se mettre en place dans ce domaine la même sorte d'emprise observée précédemment en matière d'édifices religieux : retrait d'un pan de compétence au Conseil général des bâtiments civils, ce qui fut chose faite en 1860-1861, du fait de la création d'une Commission des bâtiments au sein du ministère de l'Instruction publique⁶, et nette domination de la mouvance rationaliste au sein de cette commission. Nous n'avons pas encore retrouvé les noms des quatre architectes la composant en 1860-1861⁷, mais nous savons toutefois qu'Adolphe Lance en faisait partie. Nous connaissons par ailleurs la composition de la commission de 1872, comprenant, outre le directeur de l'Enseignement secondaire, un chef de bureau et Anatole Gautier, membre de l'administration, les architectes Louis Duc, Charles Laisné et toujours Adolphe Lance⁸. Aux côtés de Louis Duc (1802-1879), Grand Prix de Rome et architecte officiel bien connu, on trouve deux architectes diocésains : Charles Laisné (1819-1891), au parcours ambivalent (brillant élève de l'École des beaux-arts, Second Grand Prix de Rome, tout en devenant architecte diocésain en 1856 et en collaborant avec Viollet-le-Duc aux restaurations des cathédrales de Béziers et de Narbonne), auteur du lycée de Guéret (Creuse, 1876-1880, actuel lycée Pierre-Bourdan [fig. 1]) et donc Adolphe Lance, collaborateur de Viollet-le-Duc sur le chantier de la basilique de Saint-Denis, architecte diocésain à partir de 1854

et auteur du lycée de Mont-de-Marsan (Landes, 1863-1866, actuel lycée Victor-Duruy [fig. 2]).

Figure 1

Lycée Pierre-Bourdan, Guéret (Creuse), Charles Laisné architecte, 1876-1880 : façades sur la cour d'entrée photographiées en 2016.

© P. Rivière (Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général).

Figure 2

Lycée Victor-Duruy, Mont-de-Marsan (Landes), Adolphe Lance architecte, 1863-1866, façade d'entrée photographiée vers 1950.

© Musée d'Aquitaine, Bordeaux

- 9 La commission fut relancée en 1880. Sous le nom de Commission des bâtiments des lycées et collèges, elle examinait les projets, donnait des avis, conditionnait les aides de l'État et allait jusqu'à encadrer les adjudications. Son importante activité justifiait des réunions au minimum hebdomadaires. Cette « décentralisation » avant la lettre (non pas, comme de nos jours, vers les « collectivités territoriales », mais vers les différents ministères) était en fait dans l'air du temps. Les bâtiments se spécialisaient, se « technicisaient », les programmes se précisaient, s'étoffaient et l'on estimait dès lors que c'était au niveau ministériel et non dans le cadre d'un conseil généraliste que l'on était le mieux à même d'en juger. En même temps, les expressions architecturales se diversifiaient : 1880 était une sorte d'apogée de ce que l'on a pu appeler l'éclectisme – même si le terme appelle la plus grande circonspection et la plus grande prudence. Ainsi, l'unité architecturale des constructions publiques des années 1820 s'affaiblissait et la prise de pouvoir progressive des doctrines architecturales alternatives s'installait, permise donc, entre autres, par la multiplication des différentes commissions et la perte progressive d'influence du Conseil général des bâtiments civils. On connaît la composition précise de la commission des lycées de 1880⁹ et force est de constater que le rationalisme y régnait sans partage – victoire posthume de Viollet-le-Duc, disparu l'année précédente. Outre le directeur de l'Enseignement secondaire, siégeaient les architectes Anatole de Baudot (1834-1915), Émile Boeswillwald (1815-1896), Émile Vaudremer (1829-1914) et Émile Trélat (1821-1907). Les trois premiers étaient des « diocésains » *stricto sensu*. Si Trélat ne l'était pas (il était avant tout homme politique et fut notamment député radical), on a vu son rôle comme fondateur de l'École centrale (puis spéciale) d'architecture et sa proximité initiale avec Viollet-le-Duc. Boeswillwald, on l'a dit, fut formé sur le chantier de Notre-Dame de Paris. C'était une belle personnalité architecturale¹⁰, ayant principalement œuvré dans le domaine de la restauration et des constructions religieuses, mais n'ayant pas de lycée à son actif. Il n'en était pas de même s'agissant des autres membres de la commission à qui l'on octroya des chantiers lycéens dans un mélange des genres qui pourrait heurter nos sensibilités contemporaines alors qu'il s'agissait très probablement pour eux, avant tout, d'œuvrer pour défendre et illustrer une cause qu'ils estimaient juste.
- 10 Émile Vaudremer¹¹ fut élève de l'École des beaux-arts et Grand Prix de Rome. Célèbre auteur de l'église Saint-Pierre de Montrouge (Paris, 1863-1872), c'est un architecte comblant en quelque sorte, comme on a pu le dire avec justesse, « le fossé idéologique séparant l'Académie et Viollet-le-Duc¹². » Architecte diocésain à partir de 1873, il fut l'auteur du lycée de Grenoble (Isère, 1882-1890, actuel lycée Champollion), commande complexe s'agissant notamment des rapports entre la Ville et l'État, souvent délicats en matière de constructions de lycées, du lycée de jeunes filles de Montauban (Tarn-et-Garonne, 1883-1889, actuel lycée Jules-Michelet) [fig. 3, fig. 4] et de deux lycées parisiens : le lycée Buffon (1884-1889) et le lycée de jeunes filles, actuel lycée Molière (ouvert en 1888).

Figure 3

Lycée de jeunes filles, actuel lycée Jules-Michelet, Montauban (Tarn-et-Garonne), architecte Émile Vaudremer, 1883-1889 : vue de la façade d'entrée par Henri Toussaint, planche extraite de *La Construction moderne*, 2^e année, n° 45, 3 septembre 1887, pl. 92.

Reproduction Cité de l'architecture et du patrimoine.

Figure 4

Lycée de jeunes filles, actuel lycée Jules-Michelet, Montauban (Tarn-et-Garonne), architecte Émile Vaudremer, 1883-1889 : vue de la cour des externes par Henri Toussaint, planche extraite de *La Construction moderne*, 2^e année, n° 45, 3 septembre 1887, pl. 93.

Reproduction Cité de l'architecture et du patrimoine.

- 11 Anatole de Baudot¹³, s'il fit un court passage à l'École des beaux-arts et s'il fut aussi un temps élève d'Henri Labrouste, rejoignit, après la fermeture de l'atelier de ce dernier, en 1857, l'équipe de Viollet-le-Duc. C'est auprès de celui-ci qu'il fit ses premiers pas professionnels, que ce fût sur le chantier de Notre-Dame de Paris ou sur celui de la Sainte-Chapelle de Vincennes. Sa carrière de restaurateur se poursuivit, tout d'abord au titre des monuments historiques, notamment en Loir-et-Cher et en Corrèze, puis également comme architecte diocésain à partir de 1873. Inspecteur général des édifices diocésains en 1879, il devint inspecteur général des monuments historiques en 1907, au moment de la fusion entre le service des Édifices cultuels et celui des Monuments historiques. Sa carrière de restaurateur n'exclut pas une œuvre importante de constructeur. Il éleva plusieurs églises neuves, comme Saint-Lubin de Rambouillet (Yvelines, 1864-1871) ou Saint-Jean de Montmartre à Paris (1894-1904) ainsi que trois lycées notables : Lakanal à Sceaux (Hauts-de-Seine, 1881-1885), Edmond-Perrier à Tulle¹⁴ (Corrèze, 1881-1887) [fig. 5, fig. 6, fig. 7] et Victor-Hugo à Paris (1894-1896). Titulaire de la chaire d'histoire de l'architecture du Moyen Âge et de la Renaissance, créée en 1887 après l'installation, voulue par Viollet-le-Duc, du musée de Sculpture comparée au palais du Trocadéro, il préfigura ainsi ce qu'on appelle encore couramment l'École de Chaillot, formant essentiellement les professionnels de la restauration. Il fit également œuvre de théoricien, en continuateur de la pensée de Viollet-le-Duc – dont il fut un séide quelque peu sectaire – notamment avec une synthèse de ses cours du Trocadéro, parue sous le titre *L'Architecture ; le passé, le présent* (ouvrage posthume, 1916).

Figure 5

Lycée Edmond-Perrier, Tulle (Corrèze), architecte Anatole de Baudot, 1881-1887 : « cour des moyens » au premier plan, « cour des petits », à l'arrière-plan, photographiées en 2016.

© P. Rivière (Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général).

Figure 6

Lycée Edmond-Perrier, Tulle (Corrèze), architecte Anatole de Baudot, 1881-1887 : bâtiments donnant sur la « cour des grands », photographiés en 2017.

© P. Rivière (Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général).

Figure 7

Lycée Edmond-Perrier, Tulle (Corrèze), architecte Anatole de Baudot, 1881-1887 : détail d'un bâtiment donnant sur la « cour des grands », photographié en 2016.

© P. Rivière (Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général).

Des lycées-manifestes

- 12 Au-delà des prises de position probables lors des séances des commissions, au-delà du contrôle des différents projets, les lycées construits par ceux de leurs membres engagés dans la mouvance diocésaine – Laisné, Lance et surtout Vaudremer ou Baudot – furent autant de manifestes du rationalisme architectural. L'écriture de leurs baies, pour ne prendre qu'un exemple particulièrement révélateur, le démontre à l'envi, prenant en compte ostensiblement les contraintes physiques par l'adoption systématique de l'arc segmentaire en couverture des ouvertures, ou éventuellement du coussinet quand il s'agissait de réduire la portée d'un linteau, celui-ci devenant métallique quand cette portée l'exigeait. Le plus souvent, le jeu de rationalité observable dans les ouvertures se généralisait à l'ensemble des élévations. À Sceaux [fig.8, fig. 9] ou à Tulle, Baudot ne chercha pas à appliquer une grille uniforme de percements mais osa traduire de façon littérale en façade les différentes fonctions, en bon rationaliste qu'il était, en assumant notamment les baies extrêmement rapprochées des étages supérieurs, ceux des dortoirs, et en rendant viable par son travail de composition la difficile superposition de niveaux aux ouvertures de rythmes si différents.

Figure 8

Lycée Lakanal, Sceaux (Hauts-de-Seine), architecte Anatole de Baudot, 1881-1885 : détails d'élévations, planche extraite de *La Construction moderne*, 1^{re} année, n° 19, 20 février 1886, pl. 40. Reproduction Cité de l'architecture et du patrimoine.

Figure 9

Lycée Lakanal, Sceaux (Hauts-de-Seine), architecte Anatole de Baudot, 1881-1885 : détails d'élévation et de coupe, planche extraite de *La Construction moderne*, 1^{re} année, n° 19, 20 février 1886, pl. 39.

Reproduction Cité de l'architecture et du patrimoine.

- 13 La décoration et l'animation des façades y furent apportées de la façon la plus économique et la plus vertueuse par le seul jeu de la polychromie de briques, soit nues, foncées ou claires, soit émaillées. Mais alors qu'au lycée de Sceaux elle était l'ingrédient principal des façades et donnait lieu à une démonstration virtuose de variations colorées, la brique était à Tulle un peu plus sobrement et plus parcimonieusement utilisée, composant, vu la facilité d'approvisionnement de la pierre locale, avec la maçonnerie de moellons enduits. De façon générale, Baudot répartit-il de façon raisonnée les matériaux : selon les nécessités de la structure, entre les parties vives de la construction en pierre de taille – sommiers à Sceaux, chaînes et encadrements à Tulle – et les remplissages, plus volontiers en brique – comme à Tulle les allèges ou les tympans – ainsi que selon les niveaux, avec notamment des soubassements en appareil assisé (de pierre autochtone à Tulle) asseyant solidement la construction, physiquement comme visuellement. Cette distribution logique des matériaux était également à l'œuvre sur les façades des lycées des confrères rationalistes de Baudot, comme Vaudremer, qui en faisait le principe régissant les élévations de ses lycées de Grenoble, de Montauban ou de Paris. On y voyait, en effet, la variation des baies en fonction des éléments du programme, leur couvrement par le rationnel arc segmentaire ou, à Montauban et à Paris, l'animation des façades par la seule polychromie des briques dans une écriture tout aussi rationaliste, quoique moins exacerbée – on pourrait dire moins ludique – que chez Baudot. Même si l'écriture pouvait çà et là, chez d'autres de leurs confrères, paraître d'un rationalisme moins « militant » (Lance à Mont-de-Marsan ou Laisné à Guéret), ces lycées jouaient ainsi pleinement, comme bien des écoles primaires de la même époque¹⁵, un rôle de

manifeste, de profession de foi, démontrant que l'on pouvait être à la fois économe de moyens, juste et probe quant à l'utilisation de ces moyens et en tirer, par la simple énonciation des nécessités de la construction – différenciation des matériaux selon leur usage, mise en évidence des différentes forces en jeu – de brillantes élévations, colorées et éloquentes. La *morale* architecturale ainsi mise en évidence s'avérait imparable, n'était une certaine ambivalence venant en écho de la phrase de Viollet-le-Duc selon laquelle « la principale qualité d'un membre d'architecture est de paraître remplir la fonction à laquelle il est destiné¹⁶ » – ce *paraître* disant bien combien la rationalité ainsi mise en œuvre pouvait à certains égards être une sorte de jeu, d'exercice de style.

La victoire d'une doctrine ?

- ¹⁴ Avec cette prise de pouvoir progressive et évidente, c'est à la victoire d'une doctrine architecturale à laquelle on semble assister durant la période considérée, de 1860 à 1900. Mais il n'est pas sûr que les choses fussent si simples. Que sa parfaite adéquation avec ce type de programme fût alors reconnue, cela paraît évident. Mais pour autant, force est de constater que cette victoire n'alla pas jusqu'à la généralisation de la formule à l'ensemble des programmes, comme l'eût probablement souhaité Viollet-le-Duc ou ses principaux suiveurs, Baudot en tête. Ce que l'on observe, c'est plutôt une spécialisation de ces expressions, ne s'appliquant guère qu'aux programmes à forte composante technique, le rationalisme n'étant finalement que l'un des éléments de la palette variée désormais à la disposition des architectes. Nombreux seraient les exemples dans la France de cette époque venant illustrer le phénomène. Nous ne prendrons que celui du Lavallois Léopold Ridet (1852-1910), architecte municipal qui utilisa pour chaque programme qu'il eut à construire à Laval le type jugé le plus adapté, le mode architectural consacré par le bon usage du moment : abadien pour une église, la chapelle Saint-Julien (achevée en 1899), officiel, inspiré du travail de Louis Duc pour le palais de justice de Paris, pour le musée des Beaux-Arts (achevé en 1898) et, bien sûr, rationaliste à la Vaudremer ou Baudot pour le petit lycée (1885, actuel lycée Douanier-Rousseau¹⁷ [fig. 10, fig. 11]).

Figure 10

Petit lycée, actuel lycée Douanier-Rousseau, Laval (Mayenne), architecte Léopold Ridel, 1885 :
 vue d'ensemble et plan du rez-de-chaussée, planche extraite de *La Construction moderne*, 2^e année,
 n° 5, 13 novembre 1886, pl. 8.

Reproduction Cité de l'architecture et du patrimoine.

Figure 11

Petit lycée, actuel lycée Douanier-Rousseau, Laval (Mayenne), architecte Léopold Ridet, 1885 : détail de la façade d'entrée photographié en 1988.

© F. Lasa (Région Nouvelle-Aquitaine, Inventaire général).

- 15 Et si l'on déborde de la période envisagée et que l'on s'aventure dans le premier quart du ^{xx}e siècle, ce qui ressort de cette dernière observation semble largement se confirmer. Les conflits, plutôt violents au temps de Viollet-le-Duc, quand les positions semblaient tranchées et que les différentes écoles semblaient exclusives les unes des autres, se sont nettement apaisés. L'époque est désormais au syncrétisme, les architectes opérant volontiers une synthèse entre les courants qui s'étaient naguère affrontés, prenant le meilleur de chacune des expressions en fonction des programmes à traiter. Lorsque Julien Guadet, pourtant principal adversaire de Viollet-le-Duc au moment de sa tentative d'enseignement de 1863-1864 à l'École des beaux-arts, publie au début du ^{xx}e siècle son cours de théorie architecturale dispensé à l'École, organisé en chapitres selon les différents programmes qu'un architecte est susceptible d'aborder, il évoque celui des lycées en s'étendant notamment sur les questions de composition et d'organisation des travées. Il est alors frappant de voir que ce que Guadet met en avant s'agissant du rythme des percements commandé par celui, contraint et impérieux, des dortoirs¹⁸ n'est pas autre chose que ce que Baudot avait pu dire, avec certes d'autres mots, et surtout ce qu'il avait pu illustrer par ses réalisations lycéennes. Si l'on examine maintenant quelle était la composition de la Commission des bâtiments des lycées en 1923¹⁹, on y voit des architectes assez divers tels qu'Émile André (1871-1933), Paul Boeswillwald (le fils d'Émile, 1844-1931), François Le Cœur (1872-1934), Pierre Paquet (architecte des monuments historiques, 1875-1859, élève de Vaudremer), Gustave Umbdenstock (1866-1940) ou Albert Tournaire (1862-1958), les deux derniers, pour ne prendre que ceux-là, étant à la fois de purs produits de l'École des beaux-arts,

respectivement Second et Premier Grand Prix de Rome, mais sachant utiliser les expressions architecturales alternatives, comme par exemple le régionalisme. Bref, si victoire du rationalisme il y avait pu avoir un demi-siècle auparavant dans le domaine de la conception architecturale des lycées, cette victoire, désormais digérée, dépassée, n'avait plus beaucoup de sens tant le débat se plaçait sur de tout autres plans.

- 16 On aura donc compris que l'étude de ce programme de lycée est au centre d'importants enjeux architecturaux et que, répétons-le, ces enjeux dépassent largement le cadre monographique ou même régional. Ainsi l'exemple des lycées montre-t-il la formidable conjonction entre un homme d'exception, Viollet-le-Duc, un corpus de référence, le modèle médiéval, source d'inspiration d'une grande fécondité pour son temps, un mode d'expression architecturale, le rationalisme, très convaincant, résultant du dépassement du modèle et qui se trouve en phase avec un contexte philosophique faisant sa large part à la raison et à la morale en architecture, enfin un programme tel que celui lié à l'enseignement, porteur de valeurs et investi d'un rôle social de premier plan. Et quand cette belle conjonction stratégique se voit adossée à une fine tactique où les hommes idoines savent s'appuyer notamment sur les rouages des institutions, il y a de bonnes chances pour que l'on ait là les conditions d'un grand moment de l'histoire de l'architecture.

NOTES

1. SEITZ Frédéric, *Une entreprise d'idée. L'École spéciale d'architecture 1865-1930*, Paris, Picard, 1995.
2. LAROCHE Claude, « Le Lycée Guez-de-Balzac à Angoulême : une histoire de famille », *Arcades*, 2019, numéro spécial, « Les lycées, un patrimoine à découvrir », p. 26-31.
3. SABOYA Marc, *Presse et architecture au XIX^e siècle. César Daly et la Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, Paris, Picard, 1991.
4. BOUVIER Béatrice, *L'Édition d'architecture à Paris au XIX^e siècle. Les maisons Bance et Morel et la presse architecturale*, Genève, Droz, 2004.
5. LENIAUD Jean-Michel, *L'Administration des Cultes pendant la période concordataire*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1988 ; LENIAUD Jean-Michel, *Les Cathédrales au XIX^e siècle. Étude du service des édifices diocésains*, Paris, Caisse nationale des monuments historiques / Economica, 1993.
6. LE CŒUR Marc, « L'Architecture et l'installation matérielle des lycées. La réglementation et sa mise en œuvre (1802-1940) », in CASPARD Pierre, LUC Jean-Noël & SAVOIE Philippe (dir.), *Lycées, lycéens, lycéennes. Deux siècles d'histoire*, Lyon, Institut national de la recherche pédagogique, coll. « Bibliothèque de l'histoire de l'éducation », 2005, p. 363-380 ; LE CŒUR Marc, « Un cas d'école : les lycées », *Livraisons de l'histoire de l'architecture*, n° 21, 2011, p. 89-100.
7. Marc Le Cœur présente comme issus du courant rationaliste les architectes membres de la commission dès les débuts de celle-ci. Voir LE CŒUR Marc, « L'Architecture et l'installation matérielle... », p. 373.
8. THOMINE Alice, *Émile Vaudremer, 1829-1914. La rigueur de l'architecture publique*, Paris, Picard, 2004, p. 182, note 2.
9. THOMINE Alice, *Émile Vaudremer...*, p. 183.

10. DEVOS Cécile & LAROCHE Claude, *Pau. Un siècle d'architecture sacrée, 1801-1905*, Inventaire général du patrimoine culturel, Lyon, Lieux Dits, coll. « Images du patrimoine », 2014, p. 20-23.
11. THOMINE Alice, *Émile Vaudremer...*
12. BERGDOLL Barry, « THOMINE Alice, *Émile Vaudremer...* » [compte rendu bibliographique], *Bulletin monumental*, n° 166, vol. 1, 2008, p. 82.
13. BOUDON Françoise, « Recherche sur la pensée et l'œuvre d'Anatole de Baudot », *Architecture, mouvement, continuité*, n° 28, 1973 ; DUMONT Marie-Jeanne (dir.), « Anatole de Baudot, 1834-1915 », *Rassegna*, n° 68, 1997.
14. LAROCHE Claude, « Le rationalisme architectural à l'œuvre : le lycée Edmond-Perrier de Tulle », *Arcades*, numéro spécial, « Les lycées, un patrimoine à découvrir », 2019, p. 38-41.
15. Sur le rationalisme à l'œuvre dans les écoles primaires, voir les nombreux travaux d'Anne-Marie Châtelet, notamment CHÂTELET Anne-Marie, *La Naissance de l'architecture scolaire. Les écoles élémentaires parisiennes de 1870 à 1914*, Paris, Honoré Champion, 1999.
16. VIOLLET-LE-DUC Eugène, *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*, tome VII, Paris, A. Morel, 1864, article « Porte », p. 439.
17. Sur Léopold Ridet, voir TROUSSEL Jean-François, « Léopold Ridet architecte de la ville de Laval », 303. *Arts, recherches et créations*, n° 20, 1989, p. 48-61 ; LAROCHE Claude, « À propos de quelques architectures de musées en Pays de la Loire », 303. *Arts, recherches et créations*, n° 23, 1989, p. 42-77, ici p. 44.
18. GUADET Julien, *Éléments et théorie de l'architecture. Cours professé à l'École nationale et spéciale des beaux-arts*, Paris, Librairie de la Construction moderne, 1894, tome II, p. 242.
19. AN, F17 14590-91 (recherches de Laëtitia Maison-Soulard).

RÉSUMÉS

La scène architecturale du XIX^e siècle est animée de profonds débats, qui voient doctrines et personnalités s'opposer fortement. Parmi ces dernières, la position d'Eugène Viollet-le-Duc est bien entendu centrale. Le célèbre architecte n'aura de cesse qu'il n'ait réussi à imposer sa conception de l'architecture dans le paysage bâti de son époque. Ne parvenant pas à peser sur les grandes institutions (tels l'École des beaux-arts, l'Institut ou le Conseil général des bâtiments civils), il va prendre part à la création de nouvelles instances venant contrer les précédentes, comme l'École spéciale d'architecture, ou empiéter sur leur pouvoir, comme l'administration des édifices diocésains, comprenant nombre d'architectes acquis à sa cause. Le but avoué est, par ce biais, de susciter une véritable « école » à qui il appartiendra d'investir par tous les moyens un maximum de programmes. Au nombre de ceux-ci, ceux recélant une forte composante fonctionnelle et technique seront privilégiés afin de faire triompher le rationalisme structurel que prône Viollet-le-Duc. Le lycée du second XIX^e siècle fait à l'évidence partie de ce genre de programme : nombreux sont les architectes de l'« école diocésaine » qui, le cas échéant par le biais de la Commission des bâtiments des lycées et collèges, vont s'octroyer la commande de ce type d'édifices (Vaudremer à Grenoble, à Montauban et au lycée Molière à Paris, Baudot à Sceaux, à Tulle et au lycée Victor-Hugo à Paris, Abadie à Angoulême, Lance à Mont-de-Marsan, Laisné à Guéret, etc.). Les mécanismes de cet « entrisme » architectural sont encore assez mal connus et appelleraient une recherche approfondie. Pour autant, on peut commencer à esquisser quelques pistes à partir des données historiques dont on dispose, analyser les traits communs des

réalisations en ce domaine et rappeler par la même occasion que, s'agissant des lycées, les enjeux doctrinaux doivent s'apprécier à un niveau national et non régional.

The architectural scene of the 19th century was animated by profound debates in which doctrines and personalities strongly opposed each other. Among them, Eugène Viollet-le-Duc was, of course, a prominent figure. The famous architect would not rest until he succeeded in imposing his own conception of architecture in the field of the built landscape of his time. Failing to carry weight in the great institutions (such as the École des beaux-arts, the "Institut" or the "Conseil général des bâtiments civils", the Civil Buildings General Council), he took part in the creation of new bodies which counteracted the previous institutions, such as the "École spéciale d'architecture", the Special School of Architecture, or encroached on their power, such as the "administration des édifices diocésains", the diocesan buildings administration, that included many architects rallied to his cause. The avowed goal through this, was to create a real "school" that would have the responsibility for investing by all means in a maximum number of programmes. Among those, the ones that held a strong functional and technical component were most favoured in order to ensure the triumph of structural rationalism as advocated by Viollet-le-Duc. The high schools of the 20th century were clearly part of this kind of programme: number of architects of the "école diocésaine", the diocesan school, granted themselves the commission of this type of buildings (Vaudremer in Grenoble, in Montauban and at the Lycée Molière in Paris, Baudot in Sceaux, in Tulle and at the Lycée Victor-Hugo in Paris, Abadie in Angoulême, Lance in Mont-de-Marsan, Laisné in Guéret, etc.), where appropriate through the "Commission des bâtiments des lycées et collèges", the secondary schools buildings Commission. The mechanisms of this architectural « entryism » are still relatively unknown and would require an in-depth research. However, this study can begin to outline a few leads of research based on the historical data that are available, analyse the common features of the architectural achievements in this field and point out at the same time that, since it concerns the high schools, doctrinal issues must be considered at the national level and not the regional one.

INDEX

Mots-clés : architecture des lycées, rationalisme architectural, Commission des bâtiments des lycées, lycée Edmond-Perrier de Tulle, Trélat (Émile), Viollet-le-Duc (Eugène-Louis), Lance (Adolphe), Baudot (Anatole de), Laisné (Charles), Vaudremer (Émile)

Keywords : High school architecture, architectural rationalism, high school Buildings Commission, Lycée Edmond-Perrier of Tulle, Trélat (Émile), Viollet-le-Duc (Eugène-Louis), Lance (Adolphe), Baudot (Anatole de), Laisné (Charles), Vaudremer (Émile)

AUTEUR

CLAUDE LAROCHE

Chercheur, Inventaire général du patrimoine culturel, Région Nouvelle-Aquitaine
 claude.laroche@nouvelle-aquitaine.fr